

Vie des arts

Dialogue avec l'artiste dans son atelier

Bernard Lévy

Volume 38, Number 153, Winter 1993–1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53559ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévy, B. (1993). Dialogue avec l'artiste dans son atelier. *Vie des arts*, 38, (153), 28–31.

DIALOGUE

DOSSIER
LÉON BELLEFLEUR

■ Dans l'espace d'un appartement relativement modeste de Montréal, Léon Bellefleur s'est aménagé un petit atelier : un fauteuil, deux tables, un chevalet, des tubes, des pinceaux, des spatules soigneusement rangés.

L'artiste, âgé de quatre-vingt trois ans, répond avec esprit et vivacité aux questions de Vie des Arts.

Plus j'élabore le tableau, moins je deviens libre de choisir à mon gré couleurs et formes. Je dois tenir compte des rapports de contrastes et d'harmonie.

AVEC L'ARTISTE DANS SON ATELIER

Propos recueillis par Bernard Lévy

Vie des Arts : Les titres de vos œuvres *Grimoire marin*, *Table d'initiation*, *Morte fontaine*, *Volute*, *Lueur de gel*, *Les oiseaux sphinx*, *Souvenirs des bêtes enchantées*, *Le jongleur aux rideaux mauves* pour n'en relever que quelques-uns, trahissent-ils ou traduisent-ils, chez vous, un souci littéraire ?

Léon Bellefleur : Il est vrai que j'aime beaucoup la poésie et les poètes. Certains poètes sont mes meilleurs amis. Je lis et relis leurs œuvres. Sans doute la familiarité que j'ai eu, très tôt, à l'égard de la littérature, explique-t-elle un peu la nature un peu poétique des titres de mes tableaux. Mais surtout, je cherche à donner à mes créations un titre qui soit non seulement suggestif et stimulant mais encore qui corresponde bien à la représentation visuelle de la toile ou du dessin. Les quelques mots que j'emploie, doivent permettre également « d'entrer dans le tableau ». Enfin, les titres que je choisis, doivent laisser libre cours à l'imagination et à l'invention de celles et ceux qui observent l'œuvre. J'ajouterais que leur caractère est volontairement surréaliste.

VA. : Les poètes que vous fréquentez (Gilles Hénault, Roland Giguère) sont tributaires du surréalisme. Tout comme vous, n'est-ce pas ?

L.B. : Certes, le surréalisme est le mouvement qui m'a le plus influencé. J'ai été marqué par les deux manifestes (1925 et 1929) d'André Breton. Le surréalisme m'a révélé l'existence du subconscient et son emploi dont le plus immédiat est

l'écriture automatique. Je me suis vite demandé alors : ce qui réussit si bien pour la création littéraire, pourquoi ne pourrait-on pas l'appliquer à la peinture ? Encore faut-il éviter un écueil important : en tant que peintre, il ne s'agit pas de faire de la littérature mais de la peinture ! Les surréalistes ont d'ailleurs eu un peu trop tendance, à mon avis, à mêler la littérature à la peinture.

QUAND JE PEINS, JE SUIS « NU »

VA. : Est-ce que la lecture de la poésie vous inspire seulement des titres à donner à vos tableaux ? Vous inspire-t-elle des images d'où vont naître des œuvres ?

L.B. : Quelquefois, certaines lectures me suggèrent des images ; parfois, elles suscitent en moi des souvenirs : des moments heureux voire magiques en ceci qu'il s'agit de moments dont je ne peux expliquer l'intense plaisir qu'ils me procurent. Mais, la plupart du temps, quand j'arrive devant ma toile ou ma feuille, je n'ai rien préparé : je suis « nu ». Je veux dire que je suis complètement libre : je n'ai pas un sujet, je n'ai pas un titre en tête, pas même une harmonie de couleurs à laquelle j'ai pensé et que j'ai envie d'explorer... Rien. Je suis totalement disponible.

VA. : Que se passe-t-il alors ?

L.B. : Ce que j'ai lu et que j'ai adoré peut rester enfoui dans mon subconscient et ne pas émerger. Cependant, il peut me venir des émotions dont l'origine remonte peut-être aux grands poètes dont j'ai aimé les œuvres : Éluard, Desnos, Artaud... De grands poètes, j'ai eu la chance d'en fréquenter quelques-uns. Je me rappelle Breton qui m'aimait bien, Breton dont la

mémoire m'impressionnait beaucoup, Breton qui parlait d'Artaud... Voilà des souvenirs qui font partie de moi-même et qui, à mon insu peut-être, viennent colorer mon travail.

VA. : Revenons, justement à votre méthode.

L.B. : Le matin, je rassemble mes matériaux : toiles ou feuilles de papier, huile, aquarelle, pinceaux... Habituellement, c'est le matin que je règle les activités administratives : correspondance, projets, achats divers, appels téléphoniques, etc. Je m'installe pour travailler en début d'après-midi. Je profite ainsi de la lumière du jour au moment où elle est la plus éclatante. Je m'arrête quand la lumière décline.

VA. : Tout commence avec un premier coup de pinceau ou de spatule.

L.B. : Oui. Et puis d'autres mouvements se succèdent. Je me laisse aller. Je laisse aller mes automatismes. Par exemple, si j'éprouve le désir de placer une tache ocre sur le tableau, j'exécute aussitôt ce désir. Puis, j'obéis aux idées qui se succèdent. Mais, plus j'élabore le tableau, moins je deviens libre de choisir à mon gré couleurs et formes. Je dois tenir compte des rapports de contrastes et d'harmonie. Ces rapports appellent certaines lignes et certaines couleurs. Elles s'imposent à moi comme je m'impose à elles. Le jugement sur la justesse des tons, l'équilibre des masses, le jeu subtil des reflets tient à l'œil du peintre que je suis. Je perçois et je pressens la direction à suivre. Plus le tableau avance, plus il faut en respecter l'unité car, peu à peu, ce qui compose l'œuvre acquiert une sorte d'autonomie. S'il n'y a pas d'unité, le tableau n'est pas bon. A la fin, je suis parfois tenté

d'apporter des retouches. Je sais bien qu'elles risquent de détruire l'unité de l'ensemble. Il vaut mieux parfois se contenter d'une œuvre imparfaite plutôt que de risquer d'obtenir une œuvre ratée.

VA. : Avez-vous raté des tableaux ?

L.B. : Bien sûr, j'en ai raté des tableaux. J'ai quatre-vingt trois ans : j'ai essayé toute sorte d'expériences. Certaines m'ont conduit à des succès, d'autres à des impasses. Mais, je m'empresse de vous dire qu'il n'y a pas de règles. Je me fie à mon instinct de peintre.

VA. : Que faites-vous des tableaux ratés ?

L.B. : Je les détruis parce que sinon ils me poursuivraient. Ils hanteraient ma conscience. Alors, le plus simple c'est de les détruire. Ainsi disparaissent les éventuels regrets et remords.

VA. : Devant la toile blanche, avez-vous le trac ?

L.B. : Non. Pour moi, ce qui importe c'est d'être en forme physique et morale. Il me faut aussi une belle lumière. Quand ces conditions sont réunies, je peins. J'éprouve une véritable joie à peindre. Je crois que ma peinture reflète cette jubilation. Je ne peins jamais mes malheurs, mes angoisses, mes anxiétés.

VA. : Pourtant votre peinture comporte une période sombre. Les tableaux réalisés au cours de votre jeunesse manifestent des sentiments de tristesse ; tel n'est pas le cas de votre production actuelle.

L.B. : C'est ce que les critiques et les observateurs ont dit. C'est devenu une sorte de découpage commode qui accompagne ma carrière. Il me semble trop schématique. Il est vrai que les tableaux que j'ai peints au cours des années 50 sont plutôt sombres mais, en reconnaissant ce fait, je crains que, saisi par quelque nostalgie, on veuille auréoler cette période d'une grâce et d'une qualité qui lui donneraient une supériorité sur l'ensemble de ma production. Je pense, au contraire, que ces tableaux ne sont pas les meilleurs.

VA. : Est-ce que, précisément au cours des années 50, c'est-à-dire au moment où débute vraiment votre carrière de peintre, vous n'avez pas été pris de doutes envers votre talent ?

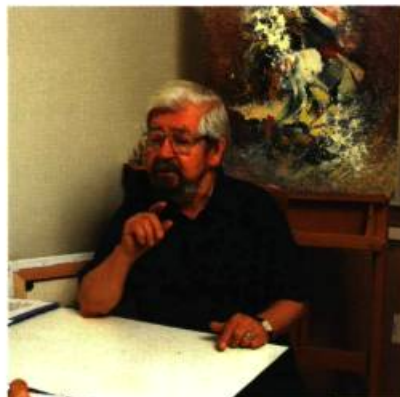
L.B. : Je n'ai jamais eu d'angoisse au sujet du sens que je voulais donner à ma

vie : je voulais devenir peintre. Je savais, très jeune, que je le deviendrais. J'ai souvent raconté qu'à l'âge de douze ans, à l'occasion d'une visite chez un ami de mon père, la vue d'un tableau accroché dans son salon m'a déterminé de façon irrévocable : je me suis dit que je serais peintre. Il s'agissait, pour moi, d'un engagement définitif, absolu. Par la suite, j'ai pris tous les moyens pour atteindre ce but. Si j'ai connu l'angoisse c'était celle de ne pas pouvoir vivre de ma peinture.

LA VIE, LA JOIE DE VIVRE

VA. : Vous avez mené votre carrière de façon bien raisonnable.

L.B. : Je ne voulais pas mourir de faim. C'est ce qui explique la stratégie que j'ai adoptée pour gagner ma vie tout en



Les titres que je choisis doivent permettre à ceux qui regardent mes œuvres d'entrer dans le tableau.

productions avec celles d'autres artistes ; j'ai également pris le risque de présenter une quarantaine d'expositions personnelles ; certaines m'ont valu des commentaires critiques encourageants.

VA. : Revenons à vos sources d'inspiration. Quels sont les thèmes que vous affectionnez le plus ?

L.B. : La vie, la joie de vivre m'inspirent naturellement. Quand je suis malheureux, je n'ai pas envie de peindre ; je ne peins pas. Quand je me sens triste, contrarié par des événements ennuyeux, je préfère simplement marcher dehors, dans la rue. Je cherche à me divertir ; je rends visite à des amis. Ce qui me stimulent ce sont les ouvrages des poètes du XIX^e siècle et du XX^e siècle et particulièrement ceux des surréalistes. Ils ne m'inspirent pas des images même si j'en vois en lisant. Ils ne m'influencent pas pour ma peinture.



Certains poètes sont mes meilleurs amis. Je lis et je relis leurs œuvres.

LA LUMIÈRE, RIEN QUE LA LUMIÈRE

VA. : Une part de votre travail, consiste à faire sortir de vous votre monde intérieur. Avez-vous jamais eu peur de découvrir en vous quelque chose qui vous ferait peur ?

L.B. : Oui, cette crainte m'est apparue. Je la connais. Elle apparaît encore, parfois. J'évite de me complaire dans l'introspection de la part sombre de moi-même. Je l'écarte volontairement du champ de mes recherches. J'explore la lumière qui est en moi. Je la laisse monter

et émerger. Je la laisse éblouir ma vie et celle de ceux qui contemplent mes tableaux. Et puis, ce serait trop facile. J'ai quatre-vingt trois ans : la mort n'est peut-être pas loin. Je ne veux pas y penser. Je vis le présent. J'essaye de le rendre le plus beau possible. C'est ce que je donne à voir dans mes toiles.

VA. : Vous avez la chance de vivre de votre peinture.

L.B. : Il m'a fallu attendre longtemps. Et travailler beaucoup. L'authenticité ne suffit pas toujours. Dans mon cas, j'ai essayé de faire surgir des images de mon subconscient. C'est difficile à expliquer. Seul l'exercice direct de la peinture permettrait de saisir pleinement ce que je tente d'exprimer maladroitement avec des mots. Quand je peins, je suis présent, intensément présent à ce que je fais. Je suis concentré au point de perdre contact avec tout ce qui n'est pas la peinture et l'acte de peindre. Mais, en



Je m'installe pour travailler en début d'après midi. Je profite ainsi de la lumière du jour au moment où elle est la plus éclatante. Je m'arrête quand la lumière décline.

définitive, je suis parvenu à me trouver, à trouver mon style et à explorer à même mes propres ressources un monde que l'on reconnaît comme un monde original et, indiscutablement, comme étant le mien.

VA. : Vous avez choisi de vous frotter aux artistes de Paris et non à ceux de New York : pourquoi ?

L.B. : Parce que je suis de culture française et que je me sens proche de la littérature française et de l'art de vivre français. Je demeure peu sensible à la culture américaine.

VA. : Pourquoi n'avoir pas fait carrière en France ?



J'éprouve une véritable joie à peindre. Je crois que ma peinture reflète cette jubilation. Je ne peins jamais mes malheurs, mes angoisses, mes anxiétés.

L.B. : Les collectionneurs et les marchands de tableaux aiment les artistes qui s'installent à demeure en France. Ils auraient souhaité que je fasse partie de l'École de Paris. Or, mes racines sont au Québec. J'éprouvais le besoin de vivre au Québec. Je désirais être estimé et reconnu ici.

ENTRER DANS L'ESPACE DES OEUVRES

VA. : Comment s'est effectué le virage du figuratif à l'abstraction ?

L.B. : Je dirais qu'il n'y a pas eu une coupure très nette. Pour arriver à trouver mon langage, j'ai pensé que ce ne serait pas au moyen du paysage ou du portrait que j'y parviendrais. Je cherchais un passage. L'analyse du subconscient et l'écriture automatique m'ont permis de le trouver.

VA. : Comment avez-vous tiré parti des deux mouvements qui, en 1948, ont bouleversé l'art au Québec soient *Prisme d'Yeux* dont vous avez signé le manifeste, et *Le Refus Global* ?

L.B. : C'est Pellan qui a tout lancé. Il a rapporté d'Europe le souffle de la vie sur les arts. Borduas s'est détaché du mouvement qui s'amorçait avec *Prisme d'Yeux* en optant pour l'automatisme radical alors que Pellan demeurait fidèle au dessin, à la couleur. J'ai profité des deux courants. Un peu comme Borduas, je ne raisonne pas ou plutôt je raisonne avec

les yeux. Un peu comme Pellan, j'aime la fête de la couleur, le jeu avec l'espace dans lequel j'invite à entrer ceux qui regardent mes œuvres.

VA. : Quels sentiments éprouvez-vous devant les arts actuels ?

L.B. : J'avoue que certaines œuvres me déroutent. En particulier, les œuvres qui sont conçues pour n'être qu'éphémères. Certaines techniques mixtes, en revanche, me surprennent agréablement quand elles trouvent dans la juxtaposition des matériaux une pertinence qui soit propre à une émotion visuelle.

VA. : Vos œuvres font désormais partie des collections de grands musées tant au Québec, au Canada qu'aux États-Unis. Le Centre d'art Morency, à Montréal, prépare une grande rétrospective de vos œuvres. Cette manifestation ne constitue-t-elle pas le témoignage de la reconnaissance que vous attendiez ?

L.B. : Naturellement, je suis sensible, flatté et ému de tous les honneurs que l'on me fait. La rétrospective que met sur pied le Centre d'art Morency est la troisième qui m'est consacrée. Elle indique que ma peinture intéresse un public par delà les générations. Et justement, j'aimerais bien que mes peintures résistent à l'épreuve du temps. J'espère qu'à l'exemple de certains grands peintres que j'admire, mes œuvres seront, après moi, présentes dans les musées. Oui, je souhaite que mes œuvres me survivent. Longtemps. □